

In the 1950's modern architecture gained indisputable recognition in almost every part of the world, including even those countries which for too long had remained fascinated by traditional forms. It is capable today of meeting the most difficult requirements and can be adapted to fit into ancient settings or neighbourhoods. At the present time the treasures of the cultural heritage which deserve our admiration can be viewed against the broader background of the natural and cultural environment; and for this reason any subordination of modern architecture to ancient will be dictated by the requirements of the community. If it is to fulfil the tasks now facing it, new architecture must not be hampered by narrow-minded, bureaucratic restrictions, for these have invariably failed to bring about the intended results.

ROYAUME-UNI

We, from Great Britain, are concerned at one problem. May I share with you this concern?

We feel that the past cannot and should not be preserved only as a scattered series of Museums. We feel that Historic Buildings must not be sterile, dead, artificial and irrelevant; but that their special qualities which gave them true value must be released as a living asset of our Society.

Buildings, like people, must live—they must have a purpose and a use and a function—just as the human being needs a job to do, needs to be loved and to be cared for. A building without a use is as an empty husk. The real need today is not to select and to preserve only a few examples, but to understand, to analyse and to care for a whole environment, in which historic buildings are a fundamental asset.

We can only manage our assets wisely as an integral part of town planning, as a part of the everyday control and guidance of the environment. Within this background, Historic Towns have a special part to play. We have recognised this in Great Britain by carrying out *Pilot Studies* as a special example whose aim is to reinforce and enhance the special identity and character of selected Historic Areas. These *Pilot Studies* have been carried out for the cities of Chester, Bath, York

SUISSE

SORT DES ENSEMBLES HISTORIQUES
dans la pratique journalière de la rénovation urbaine
Eléments d'une conclusion

Il serait tentant de dégager des Actes du Colloque de Budapest, une fois publiés, une doctrine de la réanimation des ensembles anciens par l'insertion d'éléments contemporains.

Where a satisfactory modern architectural project is fitted into an ancient setting or an ancient quarter, the final effect will often be the creation of new aesthetic values, coupled with an intensification, born of the effect of contrast, of the impression of authenticity produced by the ancient buildings, while at the same time these, having assumed a new function, will have a better chance of survival.

A further advantage which, though incidental, should also be considered, is the reduction in the size of the investments needed and in maintenance costs.

The above course of action would thus appear to be the best one to choose, if not actually the only one.

Olgierd CZERNER

UNITED KINGDOM

and Chichester; and are published by Her Majesty's Stationery Office in London.

It has throughout been our intention that following these *Pilot Studies*, specific Action Programmes in Conservation will be carried out in these and other cities. I am able to tell you today that in Chester, for example, thanks both to national financial help and to a special local tax, an Action Programme is now well advanced in the Bridgegate Area of the ancient walled city. A city Conservation Officer has been appointed to help owners. Repair grants are being allocated to encourage them, and specialist Consultants are retained to prepare the plans for the sympathetic redevelopment of areas of the most severe decay.

Above all, in addition, they are advising on how best every available energy can be harnessed for this task within the simple principle of wisely investing public funds to attract private investment, to encourage a truly positive care of the city's Historic Buildings. In this way, Chester, and we hope other Historic Centres in Britain, can be conserved as a City of Historic Buildings which meet the principles I have outlined: they are useful and alive and offer a real future for our past.

Donald W. INSAI

SWITZERLAND

Doctrine singulièrement périlleuse, si nous songeons à la fragilité de cette « valeur chorale » dont parle Roberto Pane, de cet « intérêt collectif », selon le terme de François Sorlin, qui justifie la conservation d'ensembles souvent modestes et disparates de nos vieilles cités (¹).

Premier colloque de l'Icomos, Cacérès, 1967, sur l'étude de conservation, de la restauration et de la réanimation des

Même la réanimation touristique encouragée par l'Unesco ne va pas sans risques: elle coûtera à Buda un hôtel Hilton niché en plein noyau historique, et aux quartiers riverains de Pest elle coûte le « revers » de l'Intercontinental tourné face au Danube.

Bien entendu, les rapports et les interventions des experts de l'ICOMOS restent prudents et nuancés. Ils reflètent l'opinion d'hommes pour qui les conclusions de la conférence de Gubbio, de 1960, et celles des confrontations successives du Conseil de l'Europe, de 1963 à 1968, sur le thème des « sites et ensembles historiques », constituent un acquis tacitement admis. Le Colloque de Budapest ajoute à ce bagage théorique et documentaire des considérations sur ce qui peut être le point le plus brûlant d'actualité de toute la question.

Cette rencontre de tant d'éminentes personnalités ne nous laisse qu'un regret — c'est qu'elle ne nous a ménagé ni l'occasion ni le temps de discuter les thèses parfois divergentes des participants, et de n'avoir permis d'autre débat que celui qui a précédé le vote d'une résolution assez olympienne — débat qui a donné lieu, pourtant, à l'expression d'un certain malaise quant aux conclusions à tirer du Colloque.

De plus, un débat ultérieur eut certainement fait état de la contradiction flagrante entre les thèses développées par les participants et la majorité des réalisations présentées à l'écran.

Une recherche des causes de cette contradiction eût conduit sans doute à établir un inventaire des forces réellement en présence dans les transformations de l'environnement urbain.

Il apparaît de plus en plus clairement que toute la ville de l'âge pré-industriel fait figure d'étrangère aussi bien dans la « cité spéculative » des pays capitalistes que dans la cité nouvelle telle qu'elle se dessine dans les pays de l'Est ⁽²⁾. Partout les méthodes expérimentées dans la banlieue, depuis l'explosion des cités, sont devenues pratique courante de l'urbanisme administratif de routine: le sol considéré comme espace illimité, à transformer, selon un plan d'infrastructure rationnel et à bâtir selon un principe d'occupation maximum, en ménageant çà et là quelques espaces verts par égard pour l'image, déjà fort ancienne, de la « cité jardin » ⁽³⁾; priorité accordée aux circulations de véhi-

cules motorisés, d'énergie électrique, d'eaux propres et usées. Ces conceptions schématiques, plaquées sur des centres de structure antique, médiévale, plus rarement baroque, qui ne s'y prêtent guère — tel est le phénomène général, dont les péripéties quotidiennes ne sont que des aspects accessoires: les percées, élargissements ⁽⁴⁾, alignements, dégagements, unifications, la suppression progressive des éléments « accidentels » qui assurent à l'environnement son identité, son « imaginabilité » ⁽⁵⁾, sa capacité de se charger de significations multiples ⁽⁶⁾, enfin le remplacement successif des structures anciennes, jusqu'à effacement du tissu urbain originel et de la dimension temporelle, de ce « télescopage » du passé ⁽⁷⁾ qui donne sa densité au présent.

Si l'impulsion de ce processus varie selon les régimes politiques, la spéculation foncière et la concentration de la finance et du capitalisme commercial restant le fait des pays d'économie libérale, les motifs avoués de ces entreprises se ressemblent parfois: progrès, évolution technique, rationalisation, hygiène publique, pression démographique, « mise en ordre » administrative (et policière) du centre.

Une force comme celle des « groupes de pression » des milieux les plus dynamiques en matière d'expansion économique est d'un poids tel jusque dans les sphères décisionnaires de la cité que si nous tenons à garder une vue lucide des choses, nous devons contrôler de cas en cas la validité des arguments avancés à l'appui de tout projet de transformation de l'environnement urbain ancien.

Dans cette perspective d'une situation globale alarmante, depuis longtemps dénoncée par les théoriciens anglo-saxons ⁽⁸⁾ suffit-il vraiment de faire appel à « l'esprit à insuffler » aux entreprises urbanistiques ⁽⁹⁾,

ensembles historiques: le Rapport introductif de M. François Sorlin pose avec une clarté jusqu'ici inégalée (p. 3 à 15) le « problème des ensembles » que nous avons cerné une première fois dans la publication du Conseil de l'Europe, *La défense et mise en valeur des sites et ensembles historiques*, Strasbourg 1963, p. 23 (Terminologie), p. 25 (Doctrines), p. 41-48 (Menaces et remèdes). Roberto PANE situe le problème avec pertinence dans son ouvrage: *Attualità dell'ambiente antico*, Firenze 1967.

⁽²⁾ Carlo AYMONINO, *Origine e sviluppo della città moderna*, Padova 1971, p. 65: La città sovietica e la città speculativa.

⁽³⁾ Ebenezer HOWARD, *Tomorrow: A peaceful path to social reform*, 1898. Sur l'importance de « l'image de la banlieue », « suburbia defined as an ideology », cf. l'étude de David RIESMAN, de 1957 (in *The Annals*, 314) reprise dans J. TAGER and P.D. GOIST, *The urban vision*, Homewood, Illinois, 1970, p. 192-220.

⁽⁴⁾ La technique de l'élargissement était déjà considérée comme inefficace par la Charte d'Athènes en 1933! LE CORBUSIER, *La charte d'Athènes*, Paris 1941, rééd. 1957, chap. 55, p. 78.

⁽⁵⁾ Selon le terme de Kevin LYNCH, *The image of the city*, MIT Press, 1960, chap. I.

⁽⁶⁾ « Man needs to be offered organizing ideas and forms which bring his life-situations into a meaningful whole. The task of the architect is... to create forms with an adequate capacity. The capacity of the forms defines their range of meaning ». Ch. NORBERG-SCHULZ in *Meaning in architecture* (ed. Ch. Jenks and G. Baird), London 1970, p. 229.

⁽⁷⁾ « ...the full scope of this enormous environmental experience (of man for thousands of years) cannot be contained in the present unless we telescope the past, i.e. the entire human effort, into it. » Aldo VAN EYCK, *The interior of time*, dans l'ouvrage cité ci-dessus, p. 171.

⁽⁸⁾ « Nous vivons aujourd'hui dans des villes qui n'ont ni centre ni limite, et dont la zone centrale symbolise la puissance de l'argent », E.A. GUTKIND, *Le crépuscule des villes*, éd. française, Paris 1966, p. 54, qui reprend la critique de la ville américaine et de la ville moderne par Lewis Mumford, lui-même continuateur de Patrick Geddes et de Simmel. Notons que l'image de la ville américaine moderne pèse sur l'urbanisme européen (la silhouette de nos centres le prouve) et que d'autre part, les Etats-Unis connaissent le drame des ensembles anciens. Cf. Jane JACOBS, *Death and life of great American cities*, New York 1961.

⁽⁹⁾ Colloque de l'ICOMOS à Budapest. Jean-Pierre PAQUET, Les conditions de l'accord du présent avec la nature et le passé, p. 112.

à la notion de « qualité architecturale » dans les insertions ⁽¹⁰⁾, de tabler sur « la pureté des motifs de l'architecte » ⁽¹¹⁾, sur la « sérénité » des autorités ⁽¹²⁾?

Le cas d'une commande délicate comme celle des Collèges d'Oxford, confiée à un architecte résolument moderne travaillant avec humilité, intelligence et sensibilité, constituée, à ce qu'il nous semble, une remarquable exception ⁽¹³⁾.

Nous estimons qu'en cette matière, toute doctrine générale, obligatoirement floue — donc ambiguë — peut être exploitée par des entreprises publiques ou privées au détriment de l'intégrité d'un site historique.

Mais même certains arguments précis justifiant l'intervention de l'architecture moderne dans un cadre ancien — intervention dont aucun de nous ne conteste apparemment la légitimité théorique — pourraient, une fois isolés de leur contexte, et mis entre les mains de fonctionnaires modernistes ou d'hommes d'affaires, s'avérer assez redoutables. En voici quelques-uns: « ... le meilleur moyen de mettre en valeur cette signification du bâtiment ancien (témoignage vivant d'un passé disparu) est sans doute d'introduire dans son voisinage immédiat un élément complètement nouveau. » ... « L'architecture nouvelle ne pourra pas remplir les tâches qui lui incombent si elle se trouve entravée par des restrictions bureaucratiques, etc. » « Un avantage secondaire (du bâtiment neuf) ... est la diminution du montant à investir, ainsi que des frais d'entretien » ⁽¹⁴⁾, etc.

Il ne nous vient pas à l'idée de douter un seul instant de la sincérité de nos collègues de l'ICOMOS, pas plus que nous ne mettons en question la pertinence de leurs remarques. Notre seul but, en présentant ces deux ou trois citations, est de laisser deviner l'abus possible de semblables arguments dans la jungle des entreprises immobilières ou dans quelque bureau d'urbanistes possédés du démon du progrès technique.

N'oublions pas — pour reprendre les paroles énergiques de notre Président — la menace sans précédent qui pèse sur notre patrimoine culturel, la hâte avec laquelle l'homme moderne sacrifie des biens de valeur incomparable « pour répondre à des initiatives techniques et économiques, qui, quelques instants plus tard, seront déjà dépassées par l'évolution effective de la science et de la technique » ⁽¹⁵⁾.

Les diapositives projetées à Budapest lors du Colloque, les unes avec une intention critique, les autres avec

l'approbation des commentateurs, ont bien illustré l'ampleur de la menace et la rareté des réussites indiscutables. L'exemple le plus saisissant fut sans doute celui d'Istanbul, où une rupture de tradition culturelle « ancien Orient/Occident industrialisé » s'ajoute au choc des maisons de bois de type médiéval et des blocs à façade-rideau. Mais il se peut fort que la conscience de ce drame du monde turc ait amené M. Kuban à surestimer, dans son commentaire, les facteurs de continuité dans la civilisation occidentale (auteur de sa propre révolution industrielle) ⁽¹⁶⁾. Même à l'intérieur du développement technologique, le saut est considérable entre le petit atelier néo-classique de Detroit où Edison créa la lampe électrique et, presque en face, la Book Tower de 1926, qui marque une étape importante dans l'histoire des gratte-ciel ⁽¹⁷⁾. Et que dire de l'oppression de vastes quartiers de la rive gauche, à Paris, par « l'ensemble » Maine-Montparnasse?

Il nous semble que le colloque de Budapest aura confirmé, par l'image plus encore que par la parole, une idée qui s'était dégagée déjà de deux congrès italiens, en 1965 et 1966, sur le thème « Gli architetti moderni e l'incontro tra antico e nuovo » ⁽¹⁸⁾: que l'insertion, qui se solde fréquemment par un double échec (par contestation réciproque de l'ancien et du neuf), met l'architecte ou l'urbaniste en présence d'un problème infiniment délicat et complexe, voire insoluble, et devant des responsabilités dont il peut à peine prévoir la portée d'avenir. A tel point qu'un défenseur acharné de la liberté d'expression moderne, tel que Bruno Zevi, se ralliait à la thèse d'une conservation totale, à tout prix, d'un noyau historique ⁽¹⁹⁾.

La difficulté dépasse évidemment toutes les questions de volume, de rythme, de matériaux. Qu'elle soit sagement ou sauvagement moderne, ou qu'elle soit masquée par l'intention d'un alibi culturel (du néo-baroque au néo-Liberty), l'architecture contemporaine exprimera, ne serait-ce que par son programme, ce que la société d'aujourd'hui ou ses dirigeants attendent de la cité, à brève échéance. En d'autres termes, « moderniser les ensembles historiques » ⁽²⁰⁾ équivaut à les adapter plus ou moins brutalement au but momentané, quitte à soumettre les bâtiments à une « restructuration distributive » ⁽²¹⁾, autre terme passablement inquiétant par les

⁽¹⁰⁾ Contribution de Bertrand MONNET, L'architecture contemporaine dans les monuments et ensembles historiques en France, pp. 41 et 43.

⁽¹¹⁾ Contribution de C.A. VAN SWIGCHEM, p. 32.

⁽¹²⁾ Contribution de J.P. PAQUET, loc. cit., p. 112.

⁽¹³⁾ Contribution de Philip POWELL, Du neuf greffé sur du vieux: quatre insertions récentes dans des collèges d'Oxford.

⁽¹⁴⁾ Contributions de Olgierd CZERNER, Quelques conclusions fondées sur des cas d'insertions d'architecture moderne dans un cadre ancien, pp. 126 et 127.

⁽¹⁵⁾ Piero GAZZOLA, Discours d'ouverture du Colloque de Budapest.

⁽¹⁶⁾ Contribution de Dogan KUBAN, Ancien et nouveau à Istanbul — perspectives et sauvegarde.

⁽¹⁷⁾ Winston WEISMAN in *The rise of an American architecture*, ed. Edg. Kaufmann, Metropolitan Museum, New York 1970, p. 148 et 149.

⁽¹⁸⁾ A part les Actes de ces congrès tenus à Venise et Florence, cf. Rob. PANE, op. cit., p. 33 à 49 et 59 à 75, Firenze 1967.

⁽¹⁹⁾ Contribution de Bruno ZEVİ au « Convegno nazionale » de Venise, 1965: In difesa dell'architettura moderna.

⁽²⁰⁾ Rapport de synthèse de Miklós HORLER, L'architecture moderne dans les ensembles et monuments urbains, p. 13.

⁽²¹⁾ Contribution de Franco MINISSI, Aménagement moderne d'un monument ancien: réalisations italiennes, texte proposant une méthodologie rigoureuse, où le « programme opérationnel » est tempéré par la notion si importante de « l'hospitalité » du monument, qu'il faudrait étendre aux ensembles historiques.

implications éventuelles d'ordre chirurgical qu'il suggère.

Avant de conclure, reprenons maintenant l'excellent rapport de synthèse de M. Miklós Horler. Il nous apprend que deux principes ont été admis par la grande majorité des auteurs de communications. Le premier affirme la nécessité de la réanimation, sans aller jusqu'à la « sur-animation »⁽²²⁾. Le second affirme la validité d'une insertion soit franchement moderne, soit « neutre » (terme difficile à définir et dangereux à manier...), selon l'idée d'une « coexistence continue » du passé et du présent; et cela chaque fois qu'une modification de l'ensemble ancien sera considérée comme « inévitable », c'est-à-dire justifiée par « la vie et l'évolution »⁽²³⁾.

C'est d'une réflexion sur ce dernier point que nous partons pour émettre une proposition de méthodologie. Qui jugera, et selon quels critères, de l'opportunité de plier l'ensemble urbain aux exigences de la vie (quelle vie? celle de « l'homme zoologique » des anthropologues, celle de l'homme oeconomicus, celle de l'homme ludens des loisirs?)⁽²⁴⁾ et de l'évolution (proche, lointaine, vers quel but?) au risque de rompre un équilibre écologique? Les spécialistes — s'ils sont consultés — disposent, certes, des analyses et directives d'experts réunis par le Conseil de l'Europe, ainsi en matière d'inventorisation⁽²⁵⁾, de réanimation⁽²⁶⁾, d'aménagement⁽²⁷⁾, de politique de sauvegarde des ensembles⁽²⁸⁾; ils bénéficient de l'expérience des applications de la Loi française du 4 août 1962; ils ont accès aux publications de l'ICOMOS, de plus en plus approfondies et rapprochées, comme l'atteste le rapport de M. mond Lemaire⁽²⁹⁾ et, dans un proche avenir, ils pourront consulter le Centre de documentation de Paris. Le terrain est donc largement défriché, bien qu'il subsiste la problématique générale de l'urbanisme et de l'avenir de la cité⁽³⁰⁾.

⁽²²⁾ Waclaw OSTROWSKI dans les Actes du Colloque de Cacerès, p. 85 cite les dangers de la « sur-animation ». Sur les incidences des phénomènes de masse sur le tourisme éducatif et « monumental », cf. notre contribution au rapport du Conseil de l'Europe, *Tourisme culturel et conscience de l'Europe*, 1964, p. 7-69.

⁽²³⁾ Miklós HORLER, *loc. cit.*, p. 12 reprenant la thèse d'une contribution anglaise au Colloque de Budapest: «... la protection des valeurs substantielles doit être la condition primaire, l'apparition de l'architecture moderne n'étant justifiée que dans la mesure où la vie et l'évolution rendent inévitable la modification, le développement du cadre architectural historiquement formé.»

⁽²⁴⁾ André LEROI-GOURHAN, dans: *Le geste et la parole*, Paris 1965, Tome II, p. 180-182, tente de prévoir ce que constitue la disparition du cadre de la cité « corporellement sentie », « par rapport au comportement spatio-temporel de l'homme zoologique », dépaycé dans la cité moderne.

⁽²⁵⁾ Rapport de Gabriel ALOMAR, Barcelone 1965.

⁽²⁶⁾ Confrontations de Vienne, 1965 et de Bath, 1966.

⁽²⁷⁾ Confrontation de La Haye, 1967.

⁽²⁸⁾ Confrontation d'Avignon, 1968.

⁽²⁹⁾ Raymond LEMAIRE, Rapport du Secrétaire général sur les activités de l'ICOMOS pour la période 1969-1972, présenté au Colloque de Budapest.

⁽³⁰⁾ Tandis qu'aux Etats-Unis, *Megalopolis* sous forme d'une « cité-nébuluse » est devenue une réalité désormais observa-

D'autre part, les experts seront-ils consultés en temps utile? S'ils sont consultés seront-ils compris? Et s'ils sont compris, seront-ils suivis par les autorités décisionnaires?

Les idées font leur chemin lentement, même à l'âge de MacLuhan. Et pendant ce temps le rythme des bouleversements de nos vieilles cités s'accélère.

Dans l'intervalle, nos conservateurs de monuments qui sont sur la brèche et nos administrations débordées par leurs tâches quotidiennes et les architectes praticiens eux-mêmes seraient sans doute heureux de disposer d'un instrument de travail même rudimentaire et provisoire, dont l'ICOMOS pourrait, le cas échéant, prendre l'initiative, et qui permettrait peut-être d'empêcher la répétition des désastres auxquels nous assistons aujourd'hui dans la plupart de nos villes anciennes.

Voici, et ce sera notre conclusion, comment l'on pourrait formuler les principes d'une telle procédure.

POUR UN CONTROLE DES INTERVENTIONS DANS UN ENSEMBLE ANCIEN

1. Dans la recherche d'une méthode simultanée de sauvegarde des ensembles historiques et de leur intégration dans la cité en évolution, la ligne directrice de l'ICOMOS reste celle du respect scrupuleux du patrimoine culturel⁽³¹⁾.
2. Dans un site historique, à l'intérieur d'un secteur ou d'un ensemble ancien, ce n'est qu'en dernière extrémité que l'on peut admettre une construction neuve — avec l'inévitable problématique qu'elle suscite — et non sans avoir étudié au préalable:
 - a) l'état, le caractère et le rôle historique du bâtiment destiné à être remplacé, si l'insertion comporte une démolition;
 - b) la portée de la transformation du site par rapport à l'ensemble considéré et par rapport à tout le centre historique⁽³²⁾.
3. Une opération dite de « réanimation » ne doit pas être séparée du programme de restauration, elle ne doit pas risquer d'entraîner la « mort » du bâtiment et l'altération de l'ensemble considéré, en vue d'une hypothétique « résurrection », ni sacrifier les éléments comme « mineurs ».

ble qui trouve ses théoriciens positifs (Jean GOTTMANN, *Megalopolis: The Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*, MIT Press 1961 & 1966), en Italie, un courant critique important rend toute son importance au noyau historique comme modèle de cohérence, de continuité, et de valeur symbolique. Cf. Aldo ROSSI, *L'architettura della città*, Padova 1966, Giuseppe SAMONA, *L'urbanistica e l'avvenire della città negli Stati europei*, 3^e éd. Bari 1967, et la discussion des thèses en présence dans Manfredo TAFURI, *Teorie e storia dell'architettura*, Bari 1970.

⁽³¹⁾ Dans le sens de la « préservation du patrimoine culturel de l'humanité », notion définie par l'UNESCO depuis la Convention de La Haye de 1954.

⁽³²⁾ Cette exigence de globalité est clairement formulée par André CORBOZ dans la contribution de Civitas Nostra au Colloque de Budapest.

4. Le programme envisagé ne doit en aucun cas dépasser — par son échelle ou son intensité d'activités — la capacité d'absorption du cadre ancien.
5. Si vraiment les experts, consultés dans des conditions d'objectivité offrant des garanties suffisantes, sont unanimes à reconnaître la nécessité de l'intervention, il faut à la construction neuve un VISA D'ENTREE, lequel ne sera accordé qu'après une étude sérieuse du programme, dans ses rapports avec la vie économique et sociale du quartier et de la ville, et l'élaboration d'un projet encore susceptible d'évoluer après sa première présentation.
6. De même que dans une restauration, l'on tend à faire apparaître franchement l'intervention, de même, dans un ensemble ancien, le bâtiment neuf doit se distinguer par une architecture sans compromis stylistiques.
7. Le projet définitif doit être publié avec une diffusion suffisante, et exposé en un lieu public sous une forme aussi complète que possible: plan masse, maquet-

tes, plans, détails d'exécution, polychromie des matériaux.

8. Le contrôle du chantier doit s'opérer par étapes, non pour brimer l'architecte ou l'ingénieur, mais pour corriger encore avec lui, in extremis, une erreur possible.
9. Une étude et un contrôle de ce type devrait pouvoir s'étendre à toute transformation de l'environnement ancien, aux constructions du génie civil, aux modifications urbanistiques du secteur ou de la ville ⁽³³⁾, ainsi qu'aux bâtiments de quelque importance qui doivent s'élever dans le voisinage ⁽³⁴⁾.

Conrad André BEERLI

⁽³³⁾ Nous songeons par exemple, aux conséquences sur un quartier ancien de toute réglementation en matière de circulation, des changements dans les voies de trafic. Cf. le Colloque de l'ICOMOS à Graz, 1969. Le sous-sol aussi mérite surveillance comme le montrent les effets des métros.

⁽³⁴⁾ Du point de vue de la perception des espaces, un voisinage spectaculaire équivaut à une insertion.

TCHECOSLOVAQUIE

LA PROBLEMATIQUE DE LA SYMBIOSE DES COMPLEXES URBAINS HISTORIQUES ET MODERNES DANS LA FORMATION DES COMPLEXES URBAINS HISTORIQUES

Je voudrais parler de la continuité dans les conceptions de l'urbanisme, de la nécessité de découvertes révolutionnaires mais aussi du renouvellement évolutif, de la transformation de la protection des monuments en la création du cadre de vie futur — donc des nouvelles tâches qui attendent les spécialistes de la culture, en théorie et en pratique. Permettez-moi de citer, en avant-propos, le point de vue de la Commission Centrale pour la sauvegarde des monuments anciens auprès du Ministère de la Culture de la République Socialiste Tchèque (la Tchécoslovaquie étant maintenant une république fédérale, les Républiques tchèque et slovaque ont leurs propres administrations responsables des monuments, auprès de chaque ministère de la culture).

Le rapport dont je vous parle a été rédigé en 1970 pour le Ministre de la Culture de la République Tchèque. Il expose les aspects modernes de la conservation des monuments et il concerne aussi le thème de ma communication, la conciliation entre la sauvegarde des monuments et les structures urbaines nouvelles. Ce rapport conclut que les nécessités et les tâches nouvelles qu'entraîne la sauvegarde des monuments exigent non seulement une base théorique plus large, mais aussi la participation bien plus active des autorités pour élaborer des formes nouvelles de la conservation dynamique des ensembles anciens.

CZECHOSLAVAKIA

Dans ces dernières années, le caractère même des conceptions de la sauvegarde et de la conservation des monuments a subi des changements significatifs, dans tous les pays développés. On ne s'attache plus seulement à la protection des monuments les plus remarquables, considérés isolément, mais l'effort de sauvegarde s'est élargi et s'est porté sur les ensembles anciens et sur les centres historiques qui ont conservé une certaine unité architecturale. Le but de la conservation est d'intégrer l'héritage immobilier historique dans les fonctions vitales de la société contemporaine, pour contribuer à l'élaboration d'un cadre de vie où les formes du passé seront présentes ainsi que les formes les plus progressistes annonçant l'avenir. La Tchécoslovaquie socialiste a participé, dans une assez large mesure, au développement de ce processus d'intégration, aussi bien sur le plan pratique que sur le plan théorique de la conservation des monuments.

Les relations politiques et économiques, à l'intérieur d'un Etat socialiste, permettent et même exigent que les organes démocratiques et administratifs, à tous les échelons, participent très largement aux décisions qui sont prises pour la conservation des monuments, surtout dans l'optique élargie de la création du cadre de vie, dont ils assument la responsabilité.

THEORIE ET DOCTRINE

Le rôle primordial de la conservation des monuments doit être d'assurer la préservation de la continuité naturelle et l'utilisation rationnelle des constructions anciennes pour répondre aux fonctions vitales de la société

socialiste. Dans cette optique, la conservation des monuments ne doit pas seulement reposer sur des *mesures restrictives*, mais se préoccuper du *développement* de conditions favorables à la création du cadre de vie futur, où les bâtiments anciens, représentant la tradition, devront voisiner avec des réalisations contemporaines, manifestations de l'innovation pionnière, donc révolutionnaire.

Les efforts des spécialistes de la conservation des monuments, qui ont porté, ces dernières années, sur l'analyse scientifique de l'héritage immobilier historique, son évaluation et son inventaire, se dirigent maintenant sur la vie future qui peut être donnée aux constructions anciennes et sur les fonctions qu'elles peuvent remplir dans la société contemporaine. Ils se refusent à laisser transformer les monuments en « musées », en objets d'art morts, mais recherchent pour eux des affectations utiles, compatibles avec la qualité du monument, qui permettent de *garantir son entretien* en lui donnant une *nouvelle fonction sociale*. Ceci nécessite parfois certaines modifications des constructions anciennes, comme cela se produisait si souvent au cours des âges, car « l'organisme se maintient en vie seulement par le *renouvellement des cellules* »; si leur renouvellement cesse, l'organisme dépérit; s'il est trop important, les cellules s'hypertrophient et l'organisme se désagrège.

Il est donc nécessaire que la conservation des monuments s'effectue en liaison avec toutes les démarches nécessaires à l'élaboration du cadre de vie, en tenant compte des plans d'urbanisme établis au plan urbain et régional, et de tous les facteurs économiques, sociaux et techniques. Il ne faut pas perdre de vue que, dans ce processus, la conservation des monuments participe à un acte créateur sur le plan artistique et culturel, au sens le plus large de ce terme. La conservation des monuments, dans les villes, doit se préoccuper alors d'assurer:

1. La réhabilitation sociale de l'habitat ancien.
2. L'assainissement technique des constructions historiques.
3. L'intégration des monuments réanimés dans la société contemporaine.

REALISATION PRATIQUE

Plus de 50.000 monuments et immeubles anciens ont été répertoriés en Tchécoslovaquie, dans l'inventaire qui vient d'être réalisé. Ce chiffre comprend les ensembles urbains classés, depuis les plus anciens jusqu'à certaines réalisations urbaines récentes significatives de l'urbanisme et de l'architecture tchécoslovaques modernes. Leur conservation et leur sauvegarde incombent aux différents organes responsables en ce domaine, de l'échelon national à l'échelon local. Mais certains aspects de la conservation des monuments relèvent directement des organes centraux des deux Républiques. Ainsi ce sont les Ministères de la Culture et leurs insti-

tuts de recherche scientifique qui fixent la politique générale qui doit être adoptée pour la protection des monuments et la réalisation des inventaires et des listes de classement. Il faut souligner que, pour nous, le classement ne se préoccupe pas seulement de fixer le degré de protection dont jouira un monument, isolé de son contexte, mais surtout d'assurer la sauvegarde des groupes, des ensembles de bâtiments.

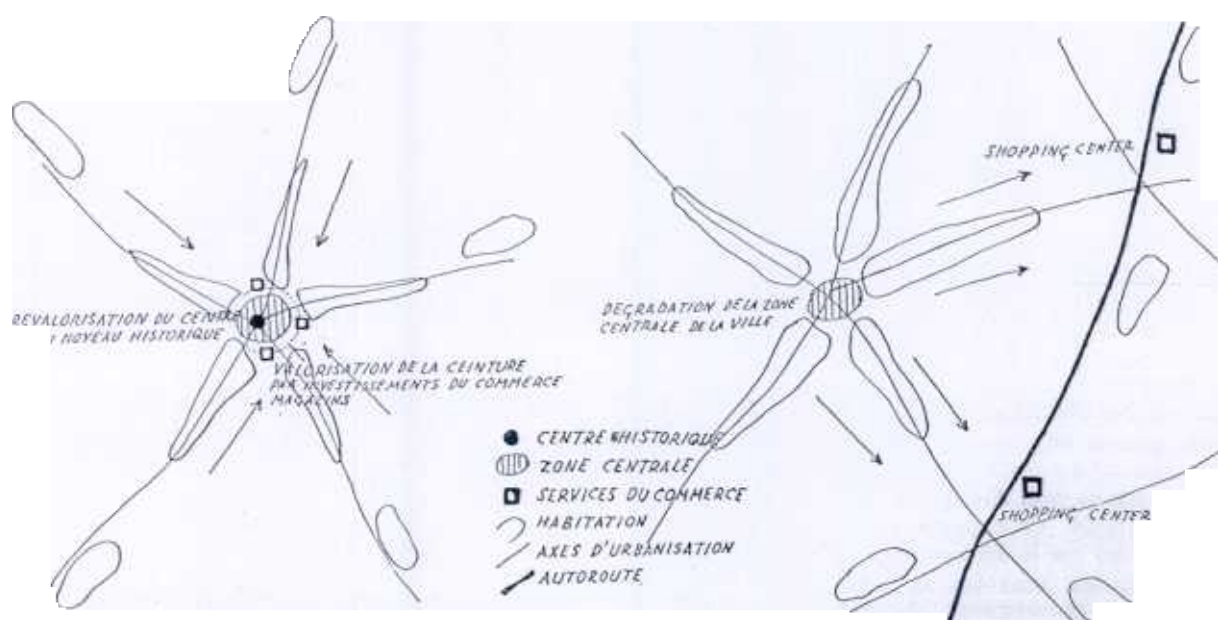
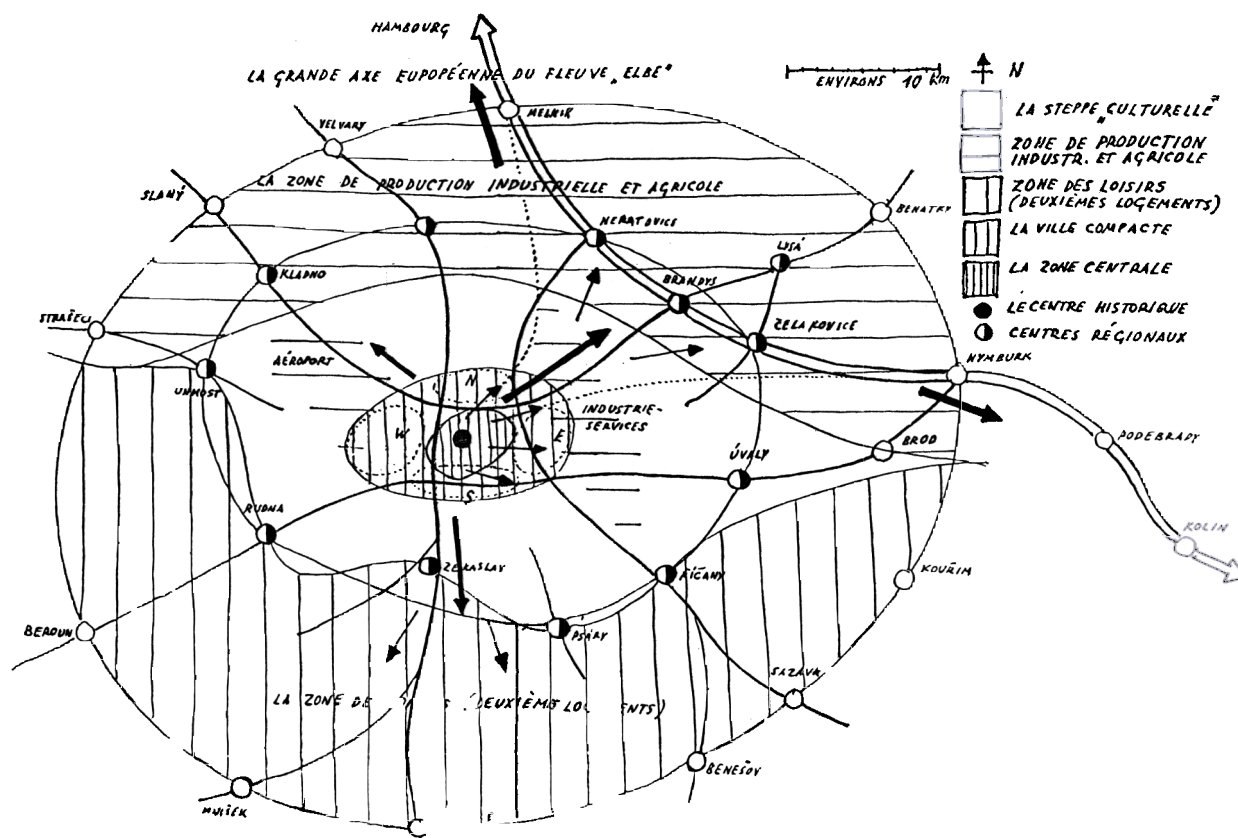
C'est aussi au plan des Ministères de la Culture que sont fixées les directives pour la conservation des monuments les plus importants, d'un intérêt universel ou européen (en collaboration avec l'UNESCO et l'ICOMOS), ou d'un intérêt national (monuments historiques nationaux). La protection et la conservation des centres historiques classés, des ensembles anciens remarquables, l'entretien des monuments (dont les châteaux-forts et les châteaux) incombent aux administrations nationales qui les réalisent sur leur propre budget, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un maître-d'œuvre auquel on accorde éventuellement une subvention.

Dans les deux Républiques, au plan régional, ont été organisés des « Instituts pour la conservation des monuments et la protection de la nature ». Mais, étant donné le nombre croissant et la diversité des tâches que comporte la conservation des monuments (envisagée dans son rôle nouveau, qui est d'assurer la continuité culturelle dans la création du cadre de vie futur), il sera nécessaire de développer des administrations locales (au niveau de l'arrondissement). Ces administrations existent mais ne sont pas encore suffisamment équipées et spécialisées pour faire face aux tâches nouvelles qui devront leur être confiées.

Voici quelles étaient les idées-forces du rapport de la Commission Centrale pour la sauvegarde des monuments anciens, auprès du Ministère de la Culture de la République Socialiste Tchéque.

Dans cet avant-propos — qui montre la transformation et l'élargissement des motivations de la conservation des monuments historiques, qui sont passées de la « protection contre la destruction » à la « garantie de la continuité culturelle dans la formation du cadre de vie de l'homme dans la société socialiste » — j'ai esquissé quelques données des conditions fondamentales pour la protection des ensembles urbains historiques et, parfois, modernes.

Lorsque l'on envisage la ville dans son déroulement historique, elle ne se présente pas à nous comme un *ensemble de constructions stabilisées*, mais comme un processus, une transformation dynamique permanente, montrant toutes les phases de son évolution — depuis l'accroissement jusqu'à l'engourdissement et la décomposition, puis la régénération éventuelle et l'instauration d'un nouveau cycle évolutif, la structure de l'habitat ayant changé. On ne peut pas protéger une ville en la considérant comme le témoin figé d'un certain stade de l'évolution historique; il faut l'envisager comme le



résultat de l'action, au cours des temps, d'un ensemble de forces sociales, économiques, techniques et culturelles et on doit protéger les villes en tenant compte de ce processus de transformation permanente, qui ne doit pas être interrompu.

Portons notre attention sur l'évolution historique. Les formes urbaines médiévales sont restées stables jusqu'au XVI^e siècle. Tous les centres historiques que nous avons classés avaient subi de profondes transformations structurales et formelles depuis leur construction à l'époque romane. Les transformations sociales et les conceptions formelles nouvelles de la « création consciente de l'espace » de la Renaissance et du Baroque n'ont laissé en Tchécoslovaquie aucun ensemble urbain nouveau caractéristique, mais ont entraîné de profondes transformations dans la structure des villes gothiques. La révolution industrielle, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, a créé des conditions nouvelles qui ont amené de nouvelles transformations dans la structure, puis la décomposition, des centres historiques.

On avait d'abord considéré que l'on devait seulement se préoccuper de la conservation des monuments et des ensembles antérieurs à la révolution industrielle, car l'on pensait que les époques suivantes n'avaient rien apporté d'intéressant. Pourtant on peut s'interroger sur cette époque: décadence, décomposition des formes, ou bien exubérance et nouvel épanouissement pour la ville? Il est incontestable qu'un nouveau processus d'urbanisation est apparu avec la révolution industrielle. Les villes constituées au cours des siècles précédents ne sont plus que les *noyaux* des agglomérations nouvelles qui envahissent tout le pays. Même si la société cherche à canaliser ce processus grâce à des *plans*, l'urbanisation continue à se faire *spontanément*. Donc nos « *plans* » eux-mêmes sont spontanés, car la société se trompe souvent dans les tendances d'évolution des activités communes, économiques et culturelles.

Aujourd'hui l'urbanisme a changé de caractère: jusqu'au XIX^e siècle, il ne signifiait pas *extension*, mais *intensification*, *reconstruction intérieure*, *renouvellement continu* du domaine bâti; ceci menait au *mûrissement* et à la *décadence* des formes, ce qui nous permet maintenant de distinguer, dans le legs du passé, les ensembles intéressants des médiocres, des « faux », de juger leur valeur architecturale et de sélectionner ceux qui doivent être classés. Mais la révolution industrielle a renversé la balance en matière d'urbanisme: rien n'est définitivement fini, tout est en mouvement. Le noyau historique se trouve bientôt entouré de nouveaux quartiers urbains, bâtis sur des terrains vierges et maintenant, un siècle et demi après la révolution industrielle, nous nous trouvons au seuil d'une révolution scientifique et technique et personne ne peut dire quand ce processus d'urbanisation s'arrêtera. La recherche de formes nouvelles ne s'effectue pas par le mûrissement des *formes traditionnelles* mais par une série de *ruptures*, un continu processus de renversement révolutionnaire, niant le

passé, niant la continuité des formes. Cet état de fait est d'ailleurs la conséquence logique du climat révolutionnaire qui se manifeste tant dans la science, que dans la société, l'économie, la technique, etc. On doit aussi se rendre compte que le cycle de la vie des bâtiments s'accélère et, ainsi, se raccourcit et que l'ancienne notion de la *ville*, ayant une forme et un territoire stables, est périmée. L'agglomération nouvelle a une structure régionale et englobe beaucoup plus d'éléments naturels. Cette structure doit lui permettre de répondre aux nouveaux besoins fonctionnels de l'habitat moderne, qui ne peut plus constituer un ensemble compact, mais doit tenir compte des nécessités de l'habitat, du travail (soulignons l'importance accrue du secteur tertiaire, par rapport aux deux autres secteurs de la production), des transports et qui doit permettre le *développement de l'homme lui-même* (épanouissement de la personnalité physique et spirituelle de chaque individu).

La ville classique, formation complexe d'éléments sociaux, économiques, politiques et culturels, sous une forme concentrée, est une conception dépassée. Elle est remplacée par une structure régionale très dynamique où les formes se disloquent en éléments fonctionnels très distincts dispersés sur de larges espaces. L'urbanisme est maintenant responsable de la formation du cadre de vie, de l'environnement, qui ne connaît plus les limites rigides des villes classiques — pour cette raison, les formes urbaines nouvelles entraînent l'apparition d'un nouvel habitat, d'un caractère original.

Jusqu'ici l'on protégeait les centres historiques en tant que témoins de la continuité de l'évolution culturelle, et dans la forme qui leur avait été définitivement donnée à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècles. Maintenant on se préoccupe d'assurer l'intégration de cet héritage historique — élément important du cadre de vie futur dans la société socialiste — dans les fonctions essentielles de la vie moderne, pour sauvegarder une *continuité sans rupture dans l'évolution de la ville*; on s'efforce d'intégrer les formes urbaines anciennes et les structures contemporaines dans le système global de l'habitat régional. Il ne s'agit plus pour nous, alors, de protéger certains ensembles d'intérêt historique ou autre, certains quartiers urbains, mais de constituer un système où seraient reliées, logiquement, les étapes particulières du processus d'urbanisation. Il deviendra alors possible de protéger les différentes formes d'habitat qui se sont développées au cours des âges et jusqu'à maintenant, dans leur accroissement dynamique.

Une question peut aussi se poser: doit-on, au fond, conserver le legs du passé dans les villes, ou bien le supprimer comme une entrave au développement?

La réponse à cette question sera chaque fois différente, selon la valeur historique et architecturale du monument considéré, son état, ses possibilités d'adaptation à de nouvelles fonctions... mais surtout selon la compréhension et le sens de la continuité culturelle dont feront preuve les organes politiques qui décident, en dernier ressort, de la vie ou de la mort des monuments.

Selon les conceptions de l'urbanisme contemporain, l'objectif de la conservation des monuments ne doit pas se limiter à assurer leur protection passive, mais doit se préoccuper d'apporter une contribution importante à la création d'un cadre de vie harmonieux, qui atteste la continuité dynamique de l'évolution. De ce fait, nous adoptons une position nouvelle, qui de défensive devient créatrice, et doit stimuler la *création de nouvelles réalisations*, qui à leur tour seront dignes d'être protégées. Cette affirmation peut paraître utopique, à l'heure actuelle; mais c'est pourtant là le rôle que devra assumer, tôt ou tard, la conservation des monuments.

CONCLUSION

La révolution industrielle a marqué la fin du développement et du renouvellement intérieurs des villes d'ori-

gine médiévale. Elle a instauré un nouveau processus, l'extension territoriale des villes, l'expansion vers les campagnes, qui entraîne l'apparition d'agglomérations à l'échelle régionale.

Les recherches, en matière d'architecture et d'urbanisme, ont été poussées dans un sens nouveau, révolutionnaire, en rupture et en opposition avec les traditions culturelles qui, autrefois, constituaient leurs rails... Pourtant, maintenant, on s'aperçoit que, si l'on rejette en bloc la tradition et la continuité dans l'évolution, on ne parviendra pas à créer de nouvelles formes urbaines satisfaisantes; il apparaît que, au fond, la conservation des traditions culturelles est un des facteurs importants dans la création du cadre de vie futur de l'homme.

Emanuel HRUSKA,

TURQUIE

OLD AND NEW IN ISTANBUL: PROSPECTS FOR PRESERVATION

The subject of this short paper is the nature of the difficulties we face in Istanbul in our endeavours for the preservation of historical ambience. As Ambrogio Annoni once formulated it, each case of conservation brings its own specific problems and difficulties. But Istanbul is undergoing a phenomenal transformation whereby the whole physiognomy of the old city is on its way to total extinction. So I would like to present the case of Istanbul not on the basis of proposed remedies, but on the level of cultural possibilities. It appears that there is a limit to the applications and derived benefits of prescriptions proposed by our Western colleagues for the preservation of the historical environment.

First we have to deal with the problem of cultural discontinuity:

European countries, in which the majority of the restoration and preservation theories have arisen, have been part of a cultural continuum since Antiquity. For Europeans, it has not been necessary to deny their cultural heritage in order to become modern nations. It is even customary to identify the process which created modern industrial civilization with the historical development and the rise of the West. So when the Dutch attempt to preserve some aspects of old Amsterdam, or the Belgians of Bruges, they do not think that their attempt to keep the character of historical ambience is irrelevant to their being modern societies.

TURKEY

On the contrary, for us, modern life could begin only by discarding some essential aspects of our traditional culture. Everything Western was, and still is to some extent, a symbol of modernization. This factor renders our task almost impossible. The pragmatic atmosphere of a radical transformation of culture works against emphasizing the importance of cultural continuity, which is the essential basis for any programme of conservation.

This transition from one culture to another, which daily introduces novel paraphernalia, makes the public largely indifferent to the relics of the past, especially if they are rather abstract in character, as are monuments and sites. It is strange to observe that the man who retains the traditional shape of a mosque when he builds a new one lacks the respect for the authentically old when he restores an old one. If, in addition to this attitude, one considers the more practical requirements of everyday life, it is not surprising to see all the old quarters with wooden houses rapidly destroyed and replaced with new ones. What makes conservation sometimes impossible in Istanbul therefore is the estrangement we feel from the material culture of our recent past.

A second factor is implied in the first one: it is the discontinuity in building technology. The situation again is quite different from that in Western countries. Although reinforced concrete and steel brought changes in traditional building techniques in the West, the dominant bulk of the Western city-scape, especially in Europe, was produced by the Early Industrial Age. Whereas in Istanbul, until very recently, the basic build-

ing material was wood. The urban environment, by its material aspects and dimensions, had an almost totally mediaeval aspect. Although we had our own Eclecticism, nevertheless it did not alter the essential character of Istanbul, except in some parts of the city where the minorities and foreigners lived. In these conditions, transition from the traditional to the modern constitutes wholesale destruction. The old building techniques are unacceptable, not necessarily from the standpoint of practicality, but for cultural reasons. Certainly the renewal and the upkeep of wooden structures is very expensive. But, under other cultural circumstances, these wooden houses could survive. In Istanbul concrete replaced wood, not only because it is safer or cheaper, but also because it became a status symbol.

The third factor counteracting our efforts is the impossibility of the survival of the traditional physical environment. The loose and very individualistic social life of the past created an almost biological city structure. No form-organizing control has been exercised over the growth of the traditional Turkish city. This familiar aspect of the Turkish urban environment is in sharp contrast with the exigencies of modern life. So a mayor who would like to regulate the city traffic is not expected to pronounce in favour of a minimum amount of preservation. Not because a solution is impossible, but because rescue of the old structures seems to be in contradiction with the accepted standards of modernity. Actually, with its more organized structure a Western city does not involve an extreme conflict of the old and the new. But our cities do have this conflict in its most acute form. The priorities are pre-established. One cannot imagine the cores of cities such as Rome, Paris or Vienna entirely vanishing. Although wanton destruction exists everywhere, and economic factors are playing the primary role in these changes, the almost total obliteration of our former city structure is due to the above-mentioned cultural disruption.

One should also point out that the problem of harmonizing the old with the new is more complicated in Istanbul than in Florence or Paris. You can retain a "palazzo" between the modern wall screens. While the contrast may be formally overwhelming, culturally and symbolically it is not. Whereas in Istanbul, if an old mansion stands between modern apartment houses, the contrast is not only formally and technically, but, in today's cultural atmosphere, also symbolically disturbing to the public's eye. As a result, when the Superior Council of Ancient Monuments, for example, demands the preservation of a wooden house, public opinion, private or even official, is decidedly against it. Formally, the problem of harmonizing the old with the new requires a very sensitive approach which is almost impossible to expect from everyday routine. I must confess that the occurrence of interventions of a respectable level is rare. Attention must also be paid to another major characteristic of the traditional Turkish urban physiognomy in

order to make more explicit the true nature of our difficulties. It is the problem of monumentality within the city and of the city. Despite the fact that the great city mosques with their dominating silhouettes are in no way less monumental than their counterparts in other cultures, the city as a monumental concept was unknown in our culture. The piazzas, consciously created perspectives, great avenues, huge palaces or city halls—in short, all the elements of civic pride in Western cities—were absent. Instead, the basic element, the common denominator of Turkish cities was the anonymous house which rarely strives for or achieves a monumental scale or aspect. I think Western cities, regardless of modernity, continue to follow the old tradition of classical culture: they are consciously monumental. Because of this underlying conception, the old and the new can be brought together. This is precisely what we are unable to produce, within our traditional city pattern. For us, to become modern is to become monumental, if not in spirit, at least in intention and scale. Again under these conditions, to harmonize the old with the new is difficult, if not impossible culturally speaking.

The above discussion should perhaps reveal and delineate the impact of cultural change on the problem of preservation.

Although I am extremely sceptical concerning the possibility of preserving the traditional city structure, I would like to mention a few proposals for the control of the menace of modernization:

We proposed to divide historical Istanbul into districts of vulnerability. For the most important areas only extremely cautious permission to build is to be given. This idea of distinct areas of gradual interference is certainly not new. Yet it seems that, if the master plan is approved, it would contribute very positively to the preservation of the remaining sites.

On a minor scale, another proposal has been the preservation of the inner and outer silhouettes of the old city; this means a very strict control of the use of urban space, which necessitates elaborate studies in the third dimension.

A most urgent problem was the introduction of the concept of site into legal terminology. This proved to be very difficult. And lack of this is demonstrably fatal for the preservation of single buildings. It is hard to persuade people of the cultural value of a single wooden house. The site as a larger physical entity may prove more persuasive.

Recently we initiated a campaign to pass a law for organizing a body of experts which would carry the ultimate responsibility for decisions concerning the Bosphorus. This, we hope, could slow down the pace of destruction. Perhaps an awareness of these special conditions will stimulate fruitful discussions which may provide us with some more practical recommendations.

Dogan KUBAN

U.R.S.S.

L'ŒUVRE ARCHITECTURALE MODERNE ET LE MILIEU HISTORIQUE

Depuis longtemps, la pensée architecturale recherche les liens entre le passé et le présent; mais ce n'est que maintenant que nous commençons à nous rendre parfaitement compte de la nécessité de sauvegarder le cadre historique de l'humanité, ne fût-ce que sous la forme d'îlots dispersés dans les villes anciennes. Aux étapes antérieures de son évolution, la société sacrifiait en toute sérénité, au nom des nouvelles exigences fonctionnelles et esthétiques, les remarquables œuvres des générations précédentes. Ce qui confirmait encore et toujours la loi éternelle du renouveau de la vie et ouvrait la voie à la création novatrice. Aujourd'hui, la situation est toute différente. Dans le passé, les changements n'affectaient qu'une partie du tissu urbain existant (ainsi qu'en témoignent les monuments, d'époques les plus diverses, qui sont parvenus jusqu'à nous) et se produisaient assez lentement. Des édifices, uniques en leur genre, cédaient la place à d'autres, tout aussi particuliers, construits selon des méthodes artisanales. De nos jours, la construction est industrialisée et standardisée; ceci permet de transformer totalement de très vastes quartiers en un ou deux ans, mais, malheureusement, cela les prive trop souvent d'individualité et ils donnent une impression de monotonie et de « technicité » froide. Il est possible que ce soit là une des raisons du développement de l'intérêt porté aux constructions des temps anciens. Cet intérêt semble devoir s'accroître proportionnellement à la cadence de notre progression vers l'avenir. C'est ce qu'exprime un poète soviétique contemporain: « Nous sommes séparés de l'avenir par un mur qui semble parfois transparent, mais qui est une glace reflétant le passé. Et ce n'est qu'en tenant compte du passé que nous pouvons essayer de deviner l'avenir. » ... Et de créer la civilisation moderne, pourrions-nous ajouter. Il est donc naturel, dans ces circonstances, que nous soyons inquiets quant à nos possibilités et à nos moyens de conserver, dans leur authenticité, les ensembles urbains des époques révolues qui nous transmettent la quintessence de leur mode de vie et de leur pensée artistique. En effet, l'énergique poussée des constructions nouvelles risque d'entraîner une radicale transformation, d'une intensité et d'une rapidité inouïes, de tout notre cadre de vie.

La pratique de l'architecture soviétique enrichie, au cours du dernier demi-siècle, de l'expérience considérable acquise dans la restauration des villes historiques permet de formuler à ce propos certaines remarques générales — qui nous paraissent fondamentales — et offre divers exemples d'intégration de bâtiments neufs dans des ensembles anciens.

Notons tout d'abord que nos réalisations dans les ensembles historiques ne sont pas guidées par l'admiration passive des antiquités, mais s'efforcent de permettre

U.R.S.S.

de les utiliser efficacement dans l'intérêt de notre époque et se soucient de réintégrer les monuments historiques dans le développement de la civilisation du XX^e siècle. Aussi nous semble-t-il inacceptable, en règle générale, de « muséifier » telle ou telle partie ancienne d'une ville et de nécroser ainsi un souffle encore vivant du passé. Bien qu'il soit évident que, parfois, le voisinage de bâtiments nouveaux est néfaste aux monuments anciens, leur force d'expression est bien plus sensiblement réduite encore quand ils se trouvent englobés dans une sorte de « vide stérile »: espaces — terrains vagues ou étendues de verdure « neutre » — qui n'avaient pas été prévus dans la conception architecturale du monument lors de sa création. Dans ce cas, le monument est tenu éloigné de l'effervescence de la vie naturelle et il n'est plus perçu que comme l'illustration matérielle des récits débités par le guide.

Plus nuisible encore aux ensembles historiques est la tendance, aujourd'hui nettement manifeste, qui pousse à élever des constructions nouvelles « de style » dans les ensembles historiques et à recomposer à l'ancienne les intérieurs disparus. Afin de complaire aux goûts touristiques, dans presque tous les pays, on voit surgir à côté de chefs-d'œuvre de l'architecture des bâtisses toutes neuves qui se donnent l'apparence de « vieilles » demeures, de « vieilles » boutiques et de « vieux » cabarets. Pratiquer cette « théâtralisation » du milieu historique est, à notre avis, bien plus pernicieux que de bâtir des édifices neufs. Car on fabrique ainsi une pseudo-histoire, ce qui peut amener à douter de l'authenticité des monuments véritables et en fait les décors d'une mise en scène falsifiée. Le pire est que cette méthode n'a pas de liens vitaux effectifs avec l'architecture, ancienne ou moderne, et qu'elle n'est qu'une sorte de mascarade architecturale. Elle ne suscite dans les esprits et dans les cœurs que des évocations très superficielles et des émotions primitives qu'on ne saurait comparer à la captivante sensation d'authenticité et de révélation artistique que fait naître le contact avec un vrai monument ancien.

Ce « décorativisme touristique » doit être résolument banni des authentiques quartiers anciens et il est aussi indispensable de barrer la voie aux techniques simplistes d'harmonisation des constructions anciennes et nouvelles, techniques basées sur l'imitation de l'art du passé. Toute construction « de style », aussi consciencieuse qu'elle soit et même si elle est capable de produire une impression extérieure d'unité artistique, détruit inévitablement l'authenticité de l'image historique et y apporte des fausses notes. De surcroît, plus cette « stylisation » atteste le talent de son auteur, plus elle a des chances d'induire en erreur le spectateur confiant. Ainsi le montre l'anecdote connue concernant la carrière artistique des frères Vesnine, architectes soviétiques: En 1915, un des trois frères, Victor, qui en était à ses débuts, avait construit près de la ville de Kinékhma, une

maison de campagne avec ses dépendances, de style néoclassique russe. Des dizaines d'années plus tard, Président de l'Académie d'Architecture de l'U.R.S.S., il s'est trouvé bien confus, lors de l'examen des travaux d'été de boursiers préparant leur thèse, de voir des relevés de cette maison consciencieusement effectués par un candidat qui l'avait prise pour un authentique monument de l'architecture russe du début du XIX^e siècle... Nous sommes convaincus que toute construction ou tout remaniement introduits dans un ensemble historique ne doivent être qu'une restauration de l'édifice ancien ou une œuvre d'une conception architecturale moderne dont la composition et le caractère tiennent compte de l'environnement existant. Cela est aussi valable pour les travaux d'adaptation d'un monument ancien à des fonctions nouvelles: les éléments nouveaux introduits pour cette adaptation doivent être exempts de tout archaïsme stylistique.

Il convient de souligner qu'il serait erroné d'essayer de formuler, une fois pour toutes, les règles et les principes qu'il suffirait de respecter pour inclure organiquement un édifice contemporain dans un ensemble de constructions anciennes de diverses époques. Certes, tout dépend de la situation précise, du tact de l'architecte appelé à résoudre ce problème — combien délicat — et de sa personnalité artistique. Le nouvel édifice peut être neutre et calme, ses éléments — hauteur, silhouette, caractère des parties, volume même, — correspondant à ceux des constructions anciennes proches. Mais il peut aussi bien constituer une nouvelle dominante architecturale remplaçant un bâtiment disparu dont la verticalité était indispensable à l'expressivité de l'ensemble. On peut admettre, de même, des conceptions contrastantes, basées sur une nouvelle interprétation ou un développement — qui doivent être justifiés — de la composition qui existait jadis. Rien ne doit être contre-indiqué a priori, si ce n'est de construire des bâtisses impersonnelles, inexpressives, manquant d'actualité, amorphes, qui sont déplacées partout et, en particulier, au milieu de chefs-d'œuvre du passé.

Dans tous les cas d'introduction de bâtiments nouveaux au sein d'ensembles anciens, le gage du succès semble devoir résider en un domaine qui ne se prête point à une stricte réglementation. La réussite dépend du talent et de la qualité de l'inspiration artistique de l'architecte dont l'esprit novateur est susceptible de soutenir ou de désavouer techniques et règles consacrées. Ceci ne signifie pas que nous essayons d'affirmer, à nouveau, que le phénomène de la création architecturale est inconnaissable. Il paraît important, au contraire, en ce siècle de découvertes scientifiques, de souligner que le droit de découvrir dans leur propre domaine doit aussi être reconnu aux disciplines artistiques. Le problème de l'intégration d'édifices modernes dans un ensemble historique offre un vaste champ d'action et constitue l'occasion de diverses découvertes artistiques.

En Union Soviétique, une attention toute particulière est portée aujourd'hui à ce problème. Je me permettrai

de citer quelques exemples de réalisations soviétiques dans des villes historiques, exemples qui illustrent divers moyens de résoudre les problèmes qui surgissent à cette occasion.

MOSCOU. C'est une ville de plusieurs millions d'habitants, où le centre historique constitue toujours le noyau vivant primordial de la cité. La plupart des monuments d'architecture, d'art et d'histoire (on en compte près de cinq cents au total) entourent le Kremlin d'une masse relativement compacte. D'autres, dispersés le long des artères radiales, se trouvant à l'intérieur de la « Ceinture Sadovaïa ». Une valeur culturelle certaine doit être reconnue aussi aux constructions simples qui forment le tissu urbain du noyau ancien de la ville, surtout dans les quartiers où l'introduction massive de bâtiments neufs à nombreux étages violerait la silhouette familière de la capitale et détruirait les traits caractéristiques des espaces intérieurs formés au cours de son histoire. Tenant compte de cette situation, le nouveau schéma directeur pour la rénovation de la ville fixe quatre zones de construction générale avec une réglementation du nombre des niveaux dans les bâtiments neufs et se préoccupe de sauvegarder des perspectives visuelles sur les monuments et les ensembles anciens. Le centre historique de Moscou ne sera pas pour autant soumis entièrement aux nécessités de la conservation: certains espaces bâtis de constructions anciennes sont dégagés, de nouveaux bâtiments nécessaires à la ville sont élevés, ce qui entraîne une nouvelle et importante interprétation du système de composition qui s'était formé. Les monuments et les ensembles historiques de Moscou sont considérés comme des éléments de la composition actuelle de la ville, des parties intégrantes de la nouvelle structure urbaine adoptée. Cette structure doit non seulement fixer l'état actuel, mais encore constituer en elle-même une nouvelle œuvre architecturale et artistique de qualité. Pratiquement, voici une formule résumant la tâche à remplir: ne pas préserver le passé, coûte que coûte, de tout changement, ne pas essayer d'en faire un « moment figé » mais créer un milieu capable de révéler la profondeur de l'histoire de la ville, de retracer le passé avec plénitude et vérité par ses authentiques monuments et bâtiments anciens, et de participer à la vie contemporaine.

Le schéma directeur de la ville de Moscou prévoit, de même, seize zones historiques protégées, où les constructions nouvelles seront réduites au minimum. Cependant, ces zones ne seront pas non plus des musées figés car leurs édifices seront adaptés intérieurement pour répondre aux besoins modernes. Ces zones comprendront, entre autres, les quartiers suivants: Arbat, le faubourg Kadachevskaja, Volkhonka, Prétchistenska, Marosséika-Prokrovka, Nikitskaïa.

VILNIUS. Dans la vieille ville, sur une place publique qui avait gardé ses contours mais perdu une partie de ses monuments, a été construite l'école Saloméja-Néris. C'est un bâtiment de hauteur réduite, de formes modernes, qui est libéré de ce « technicisme » importun qui

provoque des contrastes particulièrement vifs avec les compositions plastiques et picturales de l'architecture ancienne. Dans notre optique, cette construction intensifie l'expressivité de l'ensemble qui existait là jadis et révèle quelques points de vue, sur plusieurs plans et fort intéressants, qui permettent de découvrir l'école et l'église catholique située au second plan.

Une construction récente a été élevée à l'autre extrémité de cette place, le Palais des expositions des Beaux-Arts. Ce bâtiment est encore plus moderne que l'école. Pour assurer sa liaison avec les constructions environnantes, sa hauteur avait été imposée. L'harmonie y est favorisée encore par les caractères sculpturaux de l'édifice et par ses façades asymétriques qu'anime une grande force d'expression. Le verre y a été largement employé sans que cela nuise à l'impression d'intégrité de la composition générale ni à l'intégration organique du Palais dans le milieu existant. L'espace extérieur et les monuments voisins sont liés aussi aux intérieurs du Palais dont les baies vitrées s'ouvrent sur toute la variété des panoramas de la ville ancienne.

KAZAN. Près du Kremlin (forteresse) a été construit un grand cinéma. En forme de lentille, il offre un contraste frappant avec les monuments voisins et cependant sa présence semble justifiée, car il se trouve hors de l'enceinte fortifiée, en espace ouvert, et sert en quelque sorte de lien entre le passé et l'actualité.

SAMARKAND. Dernièrement, un concours a eu lieu pour le projet de rénovation de la partie ancienne de la ville. Samarkand est une ville vieille de plus de 2.500

ans, qui conserve de remarquables témoins de l'architecture de l'Asie centrale. Il s'agissait de restituer plusieurs édifices précieux pour l'ensemble, mais qui avaient totalement disparu, et de construire les bâtiments nouveaux nécessaires à l'équipement de la ville. La « Rue Argentée », passage couvert commercial reliant le Réghistan, place publique centrale, à l'ensemble de Bibi-Khanoum (mausolé et mosquées) comprendra quelques bâtiments modernes dont les gabarits devront respecter l'échelle des constructions anciennes. On envisage aussi l'emploi de coupoles, caractéristiques de l'architecture ancienne de Samarkand, mais leurs formes et leurs détails seront modernes. Il est intéressant de noter que les nouveaux bâtiments bas du centre touristique ainsi que les hôtels et les magasins suggéreront le gabarit et l'alignement des murailles disparues. Cette brève communication ne nous a permis de citer qu'un petit nombre d'exemples illustrant notre attitude devant la construction de nouveaux bâtiments au sein d'ensembles historiques. Tous les grands architectes du passé ont su être, à leur époque, des contemporains. C'est pour cela que leurs efforts novateurs ont pu créer de remarquables chef-d'œuvres.

Aujourd'hui, seules la conception créatrice de l'artiste moderne et son intelligence sont à même de conserver les ensembles du passé. Car ce ne sont pas les pierres qui créent des villes, mais c'est l'art et la pensée.

O. CHVIDKOVSKI

YUGOSLAVIE

THE SARAJEVO MAHAL AS AN ELEMENT IN ORIGINAL TOWN-PLANNING: SOME IDEAS ON FUTURE BUILDING

GENERAL

A study of the experience acquired in connection with the formation of urban settlements in the Turkish-Islamic countries of the East has brought to light the principles on which such settlements were built in the more outlying provinces of the Ottoman Empire. At the present day, now that density of population, financial imperatives, and very often, too, mere lack of good sense, have reduced our towns to the condition of concrete and asphalt labyrinths, we tend to look back longingly on the oriental form of settlement as to a desired but scarcely attainable human living environment. The town we shall be examining here is Sarajevo, since it is the biggest of those which date from the Turkish occupation and have retained their oriental colouring down to the present day.

YUGOSLAVIA

From the very beginning of its existence in the second half of the fifteenth century right down to the second half of the nineteenth, Sarajevo continued to develop after the manner of the standard oriental town, so that its *mahals* may be considered and studied as characteristic social and organizational units as well as characteristic elements in the town's planning and composition. The founder of Sarajevo was Isa-bey Isakovic, and the settlement probably took its name from Saray, the earliest residence of the Turkish administration in Bosnia. The document covering the endowment by the bey of his charitable foundations establishes the fact that a Moslem settlement of recent date already existed on the site, and that subsequently the earliest mahal—that of the Old Mosque of Sultan Mehmed—grew up on the area surrounding the then Emperor's mosque (Careva Džamija). In the vicinity is a market-place—the present-day Bascarsija—which is an essential element in any town in the oriental sense of the word. After the final fall of the Bosnian Kingdom in 1463, Sarajevo became the centre of the Turkish province of the Bosnian Sanjak; it developed

rapidly and within a hundred years had already spread over the area it was to cover at a much later date when the Turks had left and the Austro-Hungarians occupied the town (1878).

LAYOUT

The first principle in oriental town-planning is the allotting of separate areas to the various different activities, and Sarajevo is no exception. Thus the flat built-up area crossed by traffic arteries was divided into a trading district, a business district and a market-place or bazaar; the residential areas lying further out along the traffic routes looked inward over the valley or away into the distance. The location of the mahals on the hills-slopes is characteristic and may be considered the rule; indeed, only 8 % of all the mahals in Sarajevo were in the low-lying part of the town.

In oriental town-planning the mahals, or smaller units, are the basis of the internal organization of the residential area; the correspond to present-day "Nachbarschaften" in Germany, "voisinages" in France and "neighbourhoods" in England.

Construction inside a mahal likewise had its own characteristics. One house always stood for one family, and each was built to stand freely in the space surrounding it; each was only one or two storeys high and was separated from the street by a high wall intended to give privacy. Houses were interconnected via their gardens. Traffic, mainly pedestrian, used wide and narrow streets linking the mahals one to another and to the main roads leading out of the town. Although from a bird's-eye view of the town it might look as though the houses—and consequently the roads they bordered—had grown up irrespective of any order, it is clear from the basic data surviving that in fact a very successful functional solution to the communications problem had been reached, so that a man could conveniently get to the market and back from the residential area.

When describing the general aspect of the place we should not forget the abundance of greenery; the vast gardens and orchards at the backs of the houses made of the whole a "garden city". Even today Sarajevo owes its open spaces to what is left of these treasures of vegetation, while the numerous cemeteries which form so many green oases offer unique examples of landscape architecture.

The mahal as a territorial unit had its representative, whose primary responsibility was to maintain contact between the town administration and the population, though he was also required to solve various local issues. This official—known as a *muhtar*—was elected (as stated in the 1865 Constitutional Law of the Bosnian Province) for a period of one year and was responsible for twenty houses. He was required not to be younger than 30 and not to be personally assessed for purposes

of taxation at less than 100 *groschen* (a now obsolete coin worth 20 paras).

It was characteristic of the mahal that its population always belonged to a single religious denomination. While most of them were Moslem, Sarajevo also possessed Greek Orthodox, Catholic and Jewish mahals.

3. INTERNAL ORGANIZATION

The second vital characteristic of the oriental mahal, which we naturally find in those of Sarajevo, is its internal composition, involving the following poles of attraction, around with the population gathers:

- a) The spiritual centre or place of worship (mosque, church or synagogue)
- b) The educational centre or primary school (*mekteb*)
- c) The source of food-supply or shopping centre (grocery store)
- d) The place where cooked food is sold, or bakery
- e) Health amenities as represented by the public fountains or water-supply.

The dwelling-house, which is the basic unit in a mahal, was a one- or two-storey building with a kitchen and a living-room, both on the ground floor, while the first floor comprised a reception room and a bedroom. There was also an indoor bath (*banjica*), and this is one positive proof of the existence of a high standard of hygiene. The toilet was always isolated from the other parts of the house.

The courtyard and garden provided an important part of the living space; the yard was filled with flowers, while the garden provided vegetables and fruit. An inside gate (*konsipka*) in the fence gave access to the neighbours' garden, so that neighbours could visit each other without going round by the street. The external characteristics of this domestic architecture were jagged surfaces, plasticity and a generous use of colour.

The Place of Worship: The Moslem places of worship, or mosques, are the most numerous, and therefore the most characteristic. The mosque always stood in the middle of the mahal and was a free standing building surrounded by a portico. Its size was in keeping with that of the local population. The courtyard around it—known as the *harem*—contained a small cemetery for the use of the mahal, and it is possible to learn a great deal about the local citizens from the tombstones. The builder of the place of worship would be a rich and respected person anxious to leave behind him the memory of a deed pleasing to God; his name was usually given to the mahal as a whole.

The Mekteb or Primary School: The length of the period of education depended greatly on the child's abilities and on the parents' wishes, usually lasting 8 to 10 years. Architecturally the school building fitted perfectly into the surroundings provided by the dwelling-

houses. There were about seventy such schools in Sarajevo.

Grocery Store: Here the citizens could buy basic necessities (such as salt, oil and methylated spirit) without going into the business district.

The Bakery: This was usually situated on the ground floor of a dwelling-house. Bakeries differed from one to another in their way of baking their bread, its shape and its quality. This was demonstrated after the Second World War, when the number of bakeries started to decrease and it became usual to see queues in front of those that remained. The queues were the result of the increase in the areas to be supplied and not due to any lack of bread.

Public Fountains: There was always abundance of good water in Sarajevo. The first water-supply system was built there in 1462, much earlier than in many bigger European towns, and this system supplied the street fountains and the public baths or *hamams*. (Those who wanted water in their own house were obliged to dig a well in their yard.)

Funds for the maintenance of the water-supply were obtained in the same way as funds for the mosques, from the various endowments; the leaving of money for the purpose was considered a deed of merit second only to the endowing of a mosque.

During the final period of the Turkish administration there were 156 public street fountains in the mahals of Sarajevo. The cult of water was, of course, characteristic of the Orient; it was not merely a part of religion but was effectively rooted in the minds of the people. At the same time, the fountains, with their distinctive shapes and locations, gave character to their surroundings, exerting a charm which long remained in the memory. These "sources of immortality"—which are little architectural masterpieces—are not in use any more today, and may even have disappeared; but it is up to us to see that monuments so precious are restored to their original locations.

4. CONSTANT FACTORS CONTRIBUTING TO THE BEAUTY OF THE MAHAL

- a) Their isolation, away from noise and heavy traffic
- b) The smallness of their one-family dwelling-houses, which are free-standing
- c) Their orientation towards daylight and sun, with a view into the distance
- d) The humanness of their scale.
- e) The pleasing aspect of their domestic architecture, which is delicate and lace-like
- f) The presence of the *avlia*, or intimate courtyard
- g) the presence of the garden and orchard, which form a green belt round the house
- i) The internal composition of the mahal, which makes it the equivalent of a modern neighbourhood.

5. THE WAY TO THE FUTURE

The subsequent rapid increase in industrialization and the influx of population from the villages everywhere led to an explosive increase in the construction of dwelling-houses, and town-planning was completely neglected. Social and urban amenities were utterly overlooked, and the negative effects of living under such conditions were, psychologically and from the point of view of hygiene, disastrous. A situation arose in which it ultimately became essential for the town-planners to make some attempt to humanize living accommodation.

By the end of the 19th century such a movement had started in England with the creation of the "Garden City". In 1929, A. Perry of the United States evolved a theory of "neighbouring units" and put it into practice (see his "Regional Plan of New York: Construction of a Super Block in Radburn, U.S.A."). The basis of this theory is the estate serving to house a group of citizens enjoying an improved standard of living; it contains numerous dwellings, all independent from the social and organizational point of view but functionally connected to other similar estates and to the core of the city. Differences between such neighbouring units must also be achieved in treatment of form, layout, choice of location, system of traffic routes, and the like.

Were not these general principles the very ones followed in their entirety in our mahals? Here a harmony between architecture and nature was achieved through a union of the intellect and emotions, and the result was the creation of masterpieces of art and town-planning unsurpassed for the originality of their exploitation of space. As a caption for a picture of such an environment, the German architect Mendelson could find nothing more apt than: "*Alt oder modern?*" Our task, then, is to retain the positive values of our heritage and preserve its most characteristic groups of buildings as though they were historical documents. The Institute for Protection must watch over the areas concerned, while at the same time directing the inevitable new building programmes, since the town, like any other living organism, must be regenerated if it is to survive.

It is certain, in the first place, that the introduction of any structures, vertical or horizontal, which do not fit into the scale which has been adopted over the centuries means damage to the environment which will not be easy to rectify. Sarajevo suffered such damage in the Austro-Hungarian period and has suffered similar damage recently. Basic regulations governing scale, form, structure, colour and interrelation must provide for the limitation of height to one or two storeys, the adoption of a cubic form with hipped roof and projecting eaves, the use of natural materials in prevailing light shades, and, in the case of modern components, the leaving visible of the natural surfaces provided they

are protected. There must also be free choice of location. It should be possible in this way to preserve such outstanding advantages as view, light, intimacy with nature (via the garden), the visual effect of the architectural surroundings, plasticity and such basic health-giving factors as sun, satisfactory radiation and ventilation. The mahal, which is in reality a modern neighbourhood unit, will live on; but it will be subject henceforward to modern creative sense and modern standards, while yet retaining those valuable elements

it derives from its centuries-long development. It is clear that such elements will continue to provide the criteria for new construction in the areas concerned.

I was influenced, when formulating the above remarks, by the surroundings in which I live; but in my opinion the experience of the architect, art historian or conservator will be similar in other places as well. It was also my desire to avail myself of this paper to draw attention to an oriental town and its life and to our duty to respect it as an original architectural creation.

CIVITAS NOSTRA

Le point de vue de Civitas Nostra sur ce problème découle des options que cette fédération a déjà prises en ce qui concerne l'usage et la valeur actuels des centres historiques: Civitas Nostra refuse toute opération tendant à convertir ces centres en quartiers musées; elle croit que la population qui les habite revêt une importance au moins égale à l'ensemble comme tel dans sa réalité physique. Notre fédération sait que les sites historiques, avant de former une image ou un profil, constituent des objets complexes et non isolables du reste de la ville, qu'ils intègrent une série ouverte de variables et possèdent chacun leurs caractéristiques propres.

Comme à ses yeux la nature des quartiers anciens ne relève pas d'abord de la perception esthétique, l'insertion de l'architecture moderne ne lui paraît pas non plus, a priori, comme une question formelle; elle doit dépendre d'un rapport plus vaste, capable de saisir les anciennes structures urbaines dans leur totalité pour les mesurer à la capacité des structures modernes de s'y incorporer; le plus souvent, celles-ci possèdent en effet des exigences fonctionnelles d'une échelle totalement différente. Dans cette optique, les problèmes de gabarit, de façade, de matériau ou de couleur ne sont pas prioritaires.

En rejetant le principe de congélation des centres anciens comme irréaliste et antisocial, la Fédération affirme que si l'on proclame l'intangibilité absolue des sites historiques, on condamne du même coup à brève échéance la vie qui doit continuer à s'y dérouler et l'on s'interdit en outre de porter sur eux tout regard critique, ce qui reviendrait à les exclure de l'histoire.

Dès lors, il semble à Civitas Nostra que la conservation, comprise dans des termes très larges, est essentiellement celle d'un réseau de relations.

Civitas Nostra reconnaît que l'avènement de la conscience historique et les conséquences urbaines de la révolution industrielle sont à la racine du problème de survie des quartiers anciens; elle admet aussi que ces phénomènes ont introduit une distinction fondamentale entre la pratique traditionnelle et l'expérience actuelle

dans les organismes urbains; mais elle n'en déduit pas l'impossibilité opérative du moderne dans les centres historiques. Loin de constituer une garantie de survie, le refus des interventions effectuées dans le langage contemporain signifie à plus ou moins long terme la paralysie, l'abandon et la destruction de ces centres: l'assimilation du passé urbain passe par son actualisation. Cette insertion ne doit pas non plus se concevoir comme un moindre mal, en vue d'assurer le sauvetage du reste. Encore qu'il faille distinguer, d'une part, entre les ensembles dépourvus de "monuments" et ceux qui s'articulent sur des œuvres majeures et, d'autre part, entre les quartiers restés actifs (donc déjà profondément transformés au cours du temps) et ceux que le déplacement des pôles économiques a fait glisser dans une position marginale, l'intégration du moderne assure un processus naturel d'évolution.

La diversification du langage architectural auquel on assiste depuis une vingtaine d'années s'avère d'ailleurs favorable à cette intégration: l'image d'une architecture réduite au verre et à l'aluminium doit être considérée comme caricaturale. Bien que les exemples d'insertions réussies soient très peu nombreux, Civitas Nostra désire faire confiance à la créativité des architectes actuels.

La Fédération, en prenant cette option, tient toutefois à souligner encore qu'elle se rend pleinement compte que le problème de l'insertion ne présente pas seulement des aspects esthétiques, historiques ou techniques, mais surtout des aspects économiques. Toute opération d'intégration architecturale, c'est-à-dire l'injection ou la réinjection de fonctions, obéit ipso facto aux modes généraux d'intervention économique, dont le principal en Occident est aujourd'hui la spéculation foncière. Aux valeurs de remplacement (qui jusqu'au XVIII^e siècle caractérisaient les nouvelles constructions) se sont substituées, purement et simplement, les valeurs de placement. La pression économique sur les centres anciens a déjà entraîné des effets catastrophiques dans une mul-

titude de sites (une entreprise de réanimation pouvant causer la disparition de l'objet à réanimer); elle compromet la possibilité même de la conservation, dont l'insertion du langage moderne ne forme qu'une petite face. En dernière analyse, il s'agit évidemment d'un problème politique.

ITALIA NOSTRA

L'Association Italia Nostra, que j'ai l'honneur de représenter ici, a envisagé la question des centres historiques italiens, à deux niveaux:

- celui de l'intervention immédiate et, autant que possible, efficace, dans les nombreux cas de destruction ou de dommages dans les villes historiques italiennes;
- celui de la définition des fondements idéologiques de leur défense.

Il est impossible d'énumérer, dans cette brève communication, les interventions qu'Italia Nostra a effectuées au cours de ses quinze années d'existence; on peut dire qu'elle est intervenue contre les outrages agressifs et opiniâtres de la spéculation et de la fraude, au cours du long processus d'élaboration des plans relatifs aux centres historiques. A ce propos, il faut ajouter que, quoique nous ayons obtenu des succès importants, très souvent nos efforts ont été vains en raison de l'état de désordre qui sévit en Italie depuis l'après-guerre et du développement des opérations de construction, publiques et privées, dans notre pays, dans les villes en particulier. Ce désordre et l'absence d'une volonté politique positive ont favorisé les intérêts privés.

En ce qui concerne l'étude des problèmes idéologiques généraux, il faut dire qu'Italia Nostra, — consciente qu'il n'est pas possible ni même souhaitable, de faire des programmes définitifs et immuables mais qu'au contraire il est indispensable de laisser ouvert le débat idéologique qui va en s'enrichissant et en se développant —, a toujours été disponible à la discussion, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'association, surtout afin d'empêcher son action de se périmer. Italia Nostra a mis en route un nouveau programme d'études et d'activités, pour préparer l'Année Européenne du Patrimoine Architectural (1975) et compte présenter à cette occasion un apport substantiel.

Parmi les documents élaborés par Italia Nostra sur les problèmes des centres historiques, rappelons les conclusions approuvées par le premier Congrès national de l'association, en novembre 1966, et les « Recommandations urgentes pour les centres historiques », discutées au cours du douzième Congrès national, en février 1969. Elles constituent, aujourd'hui encore, la base des discussions au sein de l'association.

Enfin, il n'échappe pas non plus à Civitas Nostra que l'ensemble de ces questions propose une problématique ouverte; aussi se veut-elle ouverte elle-même à l'évolution générale des idées et des pratiques.

André CORBOZ

La motion de 1966 constatait qu'il était indispensable qu'un programme national de sauvegarde, conçu comme une discipline générale et unitaire dans le cadre du programme économique en liaison avec les plans d'aménagement du territoire, soit mis en œuvre par l'Etat, par les Régions et par les institutions locales; elles souhaitaient une nouvelle loi d'urbanisme et une loi relative aux centres historiques et proposait quelques mesures urgentes, telles que la réalisation d'un inventaire des centres historiques dans le cadre d'une liste des biens culturels immobiliers, la mise en œuvre immédiate d'une politique de protection ayant prévu, en beaucoup de cas, la délimitation des zones à protéger, l'application sur une large échelle des possibilités d'expropriation et le début d'une expérience nouvelle, pour certains cas typiques.

Les « Recommandations » de 1969, en développant et en approfondissant celles de 1966, se basaient sur trois propositions fondamentales:

1. la conservation des centres historiques est, avant tout, un problème urbain et doit donc être envisagée et résolue dans le cadre des plans d'urbanisme et d'aménagement du territoire et du programme économique;
2. le respect rigoureux et la conservation des centres historiques, pour lesquels on ne peut admettre que des opérations de restauration;
3. l'abandon de la politique au jour le jour pour une action de défense des centres historiques, avec l'élaboration d'une politique d'intervention fondée sur un véritable programme.

Ces « Recommandations » contiennent certains points concernant la méthodologie de ces opérations auxquels, aujourd'hui encore, on ne peut renoncer: l'assainissement d'un centre historique doit être conçu comme une grande opération de restauration, intégrée dans le plan directeur de la ville; le centre historique doit assumer des fonctions spéciales, compatibles avec ses structures traditionnelles. Les « Recommandations » comprennent aussi une partie positive. Etant donné que toute intervention sur un centre historique présente des aspects complexes encore problématiques aujourd'hui, nous suggérons que l'on procède à des expériences

pilotes sur une série de villes (4 à 6), choisies avec discernement. Ces expériences pourront permettre de définir une politique générale de réhabilitation des centres historiques italiens.

Ces choix et ces propositions d'Italia Nostra ont été formulés au moment où avaient lieu dans presque toutes les villes anciennes d'Italie de nombreuses destructions qui les ont irrémédiablement abîmées. Les autorités de l'Etat et des villes soit ne sont pas intervenues, soit y ont participé. L'unique action positive a été l'adoption de la loi 765 du 6 août 1967, qui modifie et complète la loi d'urbanisme de 1942. L'article 7 de cette loi mentionne « Si l'agglomération urbaine a des caractères historiques, artistiques ou une valeur particulière, seuls des travaux de restauration et de consolidation sont permis, sans aucun dommage pour l'ensemble. Les terrains ne peuvent pas être construits si le plan directeur général ne le prévoit pas. »

Il est évident que cette loi consiste surtout à différer la phase globale et programmée des opérations de conservation; toutefois cette loi a été considérée par notre association comme un moyen valable pour assurer la conservation des monuments.

Elle assure aux centres historiques une situation bien définie au plan juridique et, en même temps, les qualifie comme des zones urbaines présentant des caractéristiques particulières. Nous sommes donc dans la ligne suivie par notre association et exprimée au premier Congrès de 1966: le centre historique a une valeur culturelle intrinsèque en raison de ses caractères historiques et architecturaux.

Quelles conséquences peuvent en découler sur le plan pratique? Les centres historiques, en position subalterne par rapport à la ville, et de ce fait exposés à ses exigences, peuvent lors de la conception du plan directeur revendiquer le respect de leur individualité et refuser les fonctions qui ne sont pas compatibles avec leur existence. Que l'on pense surtout aux exigences de la circulation qui sont l'une des causes principales des destructions commises à l'heure actuelle dans les centres historiques.

La loi 765 a souvent freiné les opérations spéculatives qui portaient trop visiblement atteinte aux centres historiques. C'est certainement en raison de ses résultats bénéfiques que furent adoptées certaines lois, nationales et régionales, dites « antijonction », mais qui étaient dictées par des fins inavouables ou démagogiques, et qui cherchaient à annuler la loi 765.

Ces dernières années, la question des centres historiques en Italie s'est développée et de nouveaux arguments sont apparus. Quelques aspects ont été approfondis mais, en même temps, des obstacles nouveaux ont surgi. Très souvent, l'ampleur du débat a coïncidé avec un éloignement des problèmes réels de la sauvegarde et de la rénovation des centres historiques; un certain « maximalisme » s'est manifesté, car les solutions préconisées dénoncent une situation critique. Dans le

meilleur des cas, on abandonne aujourd'hui les solutions concrètes et applicables pour reporter le problème dans le contexte général du rééquilibrage du territoire lui-même, rééquilibrage désirable mais utopique vu la situation politique actuelle de notre pays.

Italia Nostra, par contre, se trouve dans une situation privilégiée pour éviter, lors de l'élaboration de ses principes idéologiques, le danger des généralisations et des abstractions stériles. En effet, elle doit constamment empêcher les destructions et, pour cela, elle est obligée de trouver des solutions réalisables. Mais, d'autre part, elle ne veut pas renoncer aux positions idéologiques dont nous avons déjà parlé: en particulier à l'idée de l'unité et de l'individualité historique et morphologique des villes anciennes et au respect de la méthodologie de la conservation dans les opérations nécessaires pour maintenir cette unité. Pour conserver cette unité historique et morphologique, il faut scrupuleusement respecter et maintenir ces édifices de la valeur propre, ainsi que leur valeur dans le cadre urbain général. Dans ce sens, pour assurer la réanimation du centre ancien, on n'acceptera que des normes, formes et fonctions (résidentielles, administratives, tertiaires, culturelles, etc.) qui ne peuvent en aucun cas porter préjudice à la vie du centre historique, et qui seront en continuité avec son passé. Nous espérons une évolution en ce sens et nous refusons tout compromis. La décision de respecter la continuité de la vie dans les centres historiques doit avoir pour conséquence de soutenir les efforts faits pour obtenir la persistance des milieux, des catégories et des activités traditionnelles, mais sans entraîner aucune obligation démagogique ou anti-historique et sans apporter une aide artificielle à des genres de vie, qui sont en train de disparaître sans retour.

Il faut éviter, d'un côté, que ces opérations n'aboutissent qu'à la seule restauration des édifices et, de l'autre, ne pas refuser à priori l'installation d'activités nouvelles dans les centres historiques. Les solutions préconisées doivent, toutefois, être intégrées dans un plan réalisable et résulter d'une analyse exacte de chaque cas et d'une réflexion critique sur l'opportunité d'intervenir.

Italia Nostra ne s'est pas encore posé le problème de l'intégration des constructions nouvelles dans les centres historiques. Elle tirera certainement profit de ce colloque pour approfondir ce problème. Je pense, toutefois, que la question doit être étudiée en partant de quelques principes auxquels on ne peut renoncer. Il est certain, tout d'abord, que les centres anciens sont l'image concrète de l'action conjuguée de leur topographie et de leur histoire, définie par des cycles évolutifs qui se sont conclus au seuil de l'âge moderne. La naissance de la société industrielle puis l'avènement de l'ère technologique ont créé une solution de continuité et des rapports d'opposition entre le passé et le futur. Il faut considérer l'ensemble de ce rapport et non affirmer que seul l'un des termes est valable. Il peut arriver que le nouveau, quoique très valable en lui-même soit nuisible dans son rapport avec l'ancien.

Nous comprenons tous ce que signifie un rapport d'opposition quand, constatant l'impossibilité pour les centres historiques de supporter les fonctions que l'homme moderne veut leur confier, nous disons que la ville éclate et nous rêvons d'aménagements compatibles avec les exigences actuelles. Aménagements qui, en fait, se sont traduits, jusqu'à maintenant, par autant de destructions et qui ne peuvent qu'entraîner, à la fin, le massacre total de la ville que l'on prétendait réanimer. Il faut rappeler que chaque civilisation a une façon particulière de concevoir l'espace de ses constructions. Il semble que notre époque ait une conception de cet espace bien différente de celle des temps qui l'ont précédé, la première étant déterminée par l'ensemble des réactions psychologiques, la seconde définie par la rai-

Ces simples considérations nous conduisent à conclure que l'unique perspective valable pour les centres historiques est celle de leur conservation. Nous n'entendons pas parler ici seulement de la conservation des formes et surtout de la scénographie qui, pourtant, ont leur importance, mais de la conservation des rapports qui existent entre l'homme et son cadre, des faits objectifs et des fonctions qui s'unissent dans ce que nous appelons la ville. Ceci vaut comme principe et comme règle de conduite, comme morale même, pour profiter de toutes possibilités réelles de conservation. Les limites réelles de la conservation sont bien plus grandes que l'on veut nous le faire croire habituellement. Il faut surtout rompre avec les intérêts de la spéculation et de la propriété, qui conditionnent aujourd'hui encore le futur de nos villes. Que l'on pense, par exemple, à tous ces terrains libres (potagers, jardins, cours, etc.), qui depuis une centaine d'années, dans beaucoup de villes italiennes, ont été occupés par des constructions spéculatives. Ceci a entraîné une saturation qui a fortement élevé la densité des habitants et des constructions. Que l'on pense aussi aux nombreuses surélévations qui, outre qu'elles défigurent la silhouette de la ville, contribuent aussi à augmenter sa densité. Si donc on voulait profiter des opérations de sauvegarde et de restauration pour rendre aux villes ces terrains libres, on obtiendrait du même coup plusieurs importants résultats:

- on retrouverait le plan de la ville tel qu'il était au terme de son cycle d'évolution, avant l'intervention de la spéculation;
- on disposerait de terrains libres où l'on ne devrait plus construire et où l'on pourrait, éventuellement, aménager les jardins,
- on donnerait une vitalité nouvelle aux immeubles ainsi libérés, retrouvant leur espace vital d'origine,
- on reviendrait à des normes d'occupation normales, perdues à l'heure actuelle étant donné la forte densité des constructions et l'on pourrait introduire certains équipements culturels ou sportifs, etc.

Donc cette phase libératrice des opérations de restauration des centres historiques permettrait de procéder

à certains aménagements qui nous semblent aujourd'hui indispensables dans la ville. Cette phase libératrice devrait, dans les projets, être prévue immédiatement après l'analyse et précéder, au moins en théorie, l'introduction de constructions nouvelles.

Le curetage ne doit pas être séparé de la restauration des constructions à conserver, qui participeront à un nouveau cycle vital des centres historiques ayant retrouvé leurs qualités après restauration. Le passé et le futur dont nous parlons ne sont pas tant de nature chronologique que méthodologique: dans le travail global et simultané du projecteur, le premier rôle revient aux conceptions essentielles qui doivent conditionner le projet.

Donc les concepts d'unité et de respect du centre historique doivent guider celui qui est chargé de mener à bien sa libération en profitant de toutes les ressources existantes ou potentielles. Le problème de l'introduction de l'architecture moderne se pose seulement lorsque la phase de curetage est terminée et dans les limites où elle s'avère indispensable. Mais il est parfois si peu certain que les constructions modernes y soient indispensables qu'il n'est pas difficile de prévoir, dans plusieurs cas, le déchaînement de la fureur des « novateurs » avec tout leur bagage d'arguments éculés, au nombre desquels figure, au premier rang, le droit pour notre époque de manifester ses capacités créatrices dans les centres historiques. A de tels arguments, on peut opposer tout ce que les « novateurs » ont bâti dans les centres historiques italiens. Car, à part de très rares restaurations acceptables, ces édifices n'ont souvent aucune qualité architecturale et aujourd'hui déjà se pose le problème de leur élimination. L'apparition exceptionnelle d'une architecture authentique se paie au prix de la défiguration de villes anciennes entières. D'autre part, il est évident que l'architecture moderne ne peut être entièrement bannie des centres historiques. Quand et dans quelles conditions doit-elle être introduite? C'est là une question qui ne peut être envisagée en termes généraux car on resterait inévitablement dans le vague: ce problème est étroitement lié aux particularités et aux réalités de chaque ville. En général, on peut répondre par la négative quand il s'agit d'un ensemble urbain très homogène qui doit être intégralement conservé, ou considérer que cela est acceptable lorsqu'il s'agit de villes déjà affreusement et irrémédiablement abîmées.

Toutefois c'est là que doit s'affirmer le rigoureux principe de l'impossibilité de changer des ensembles anciens en constructions contemporaines; il ne leur est pas possible de satisfaire les désirs, toujours nouveaux et impérieux de l'homme moderne. Le problème ne peut non plus être restreint à celui de l'équilibre scénographique entre formes anciennes et nouvelles. Outre l'inconciliabilité déjà démontrée entre ces deux langages nés de conceptions différentes de l'espace figuratif, ce serait un moyen d'éluder le vrai problème et de laisser le massacre continuer, tout en apaisant nos consciences.